

« Quiconque veut vraiment devenir philosophe devra « une fois dans sa vie » se replier sur soi-même et, au-dedans de soi, tenter de renverser toutes les sciences admises jusqu'ici et tenter de les reconstruire. [...] Du moment que j'ai pris la décision de tendre vers cette fin, décision qui seule peut m'amener à la vie et au développement philosophique, j'ai donc par là même fait vœu de pauvreté en matière de connaissance¹ » Edmund Husserl

Un objet pour prétexte ou la chose en question

Stéphane Fontaine

Préalable

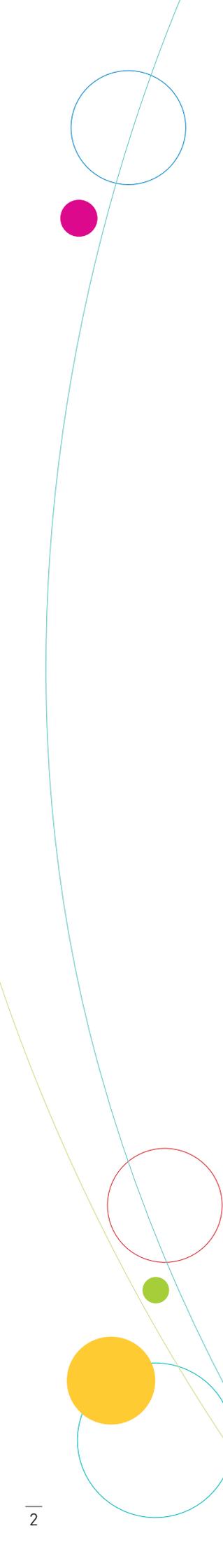
Il ne s'agit de rien d'autre que de parler d'un objet – en l'occurrence un petit coffre-fort miniature de la marque Playmobil –, de discuter ensemble de ce que l'on voit ou de ce que cela nous évoque, de laisser aller l'imagination ou de s'en tenir à sa perception. Voilà qui semble à première vue particulièrement trivial, pourtant cette petite expérience en commun va nécessairement confronter le groupe à ce qui achoppe dans toute discussion – et *a fortiori* lors d'une discussion philo – ; difficultés que l'on évite la plupart du temps, devant lesquelles trop souvent on renonce. Parce qu'elles paraissent anodines, oh combien non essentielles, si éloignées en apparence des considérations éthiques ou métaphysiques, ces embuches nous agacent, mais elles montrent

combien nous nous engageons dans la voie de la cohérence bien mal armés.

Le double caractère artificiel et inessentiel de l'exercice lui confère une vertu spécifique : celle de voir comme agrandies démesurément nos évidences puisqu'on ne peut plus se cacher derrière des principes ou des valeurs. Penser savoir déjà ce qui se passe, à quelle sauce on va être mangé et pour autant tomber dans tous les pièges, crée l'agacement et tout l'intérêt de l'exercice. On l'éprouve physiquement, simplement parce qu'on essaie plutôt qu'on ne renonce.



1 HUSSERL E., *Méditation cartésienne*, Vrin, Paris, 2008, pp.18-19.



Le déroulement

Alors que tout le monde est installé, l'animateur demande qu'un participant aux velléités artistiques (le talent importe peu), se dévoue pour dessiner ce qu'il va entendre. L'animateur le prie de tourner le dos au groupe et de surtout ne plus rien dire jusqu'à nouvel ordre. Tandis que le dessinateur s'est installé, l'animateur pose l'objet devant le groupe et demande de « parler de ça » depuis là où chacun est, sans possibilité de s'approcher ni même de se lever de sa chaise. Le dessinateur désormais muet n'a quant à lui d'autre consigne que de dessiner ce qu'il entend

La manière

Le parti pris de l'animateur est d'être un trouble-fête tout au long la discussion (autrement dit la tentative de « parler de ça »). Il empêche que quiconque se défasse, botte en touche, reste dans l'approximation. Ce faisant, il laisse le groupe se prendre dans la nasse, s'embarlificoter dans ses contradictions puis ses incertitudes ; bien plus, il les favorise. Il pousse vers le paradoxe, et quand l'espoir de voir se dissiper le brouillard arrive, c'est pour voir arriver le piège.

À première vue son rôle ne diffère pas beaucoup de son emploi habituel, reformuler, synthétiser, encourager la co-construction mais en plus intraitable pour pointer les contradictions, les imprécisions, ne laisser personne s'engager dans sa conviction sans le menacer d'un croche-

– attendu qu'il ne voit ni les participants à la discussion ni l'objet.

L'objet est tout d'abord présenté de dos, autrement dit du côté le plus mystérieux, afin de laisser la plus grande place possible aux hypothèses et aux spéculations. Puis, quand la discussion s'épuise ou que l'agacement est trop grand, on retourne l'objet du côté le plus explicite. La joie est souvent de courte durée.

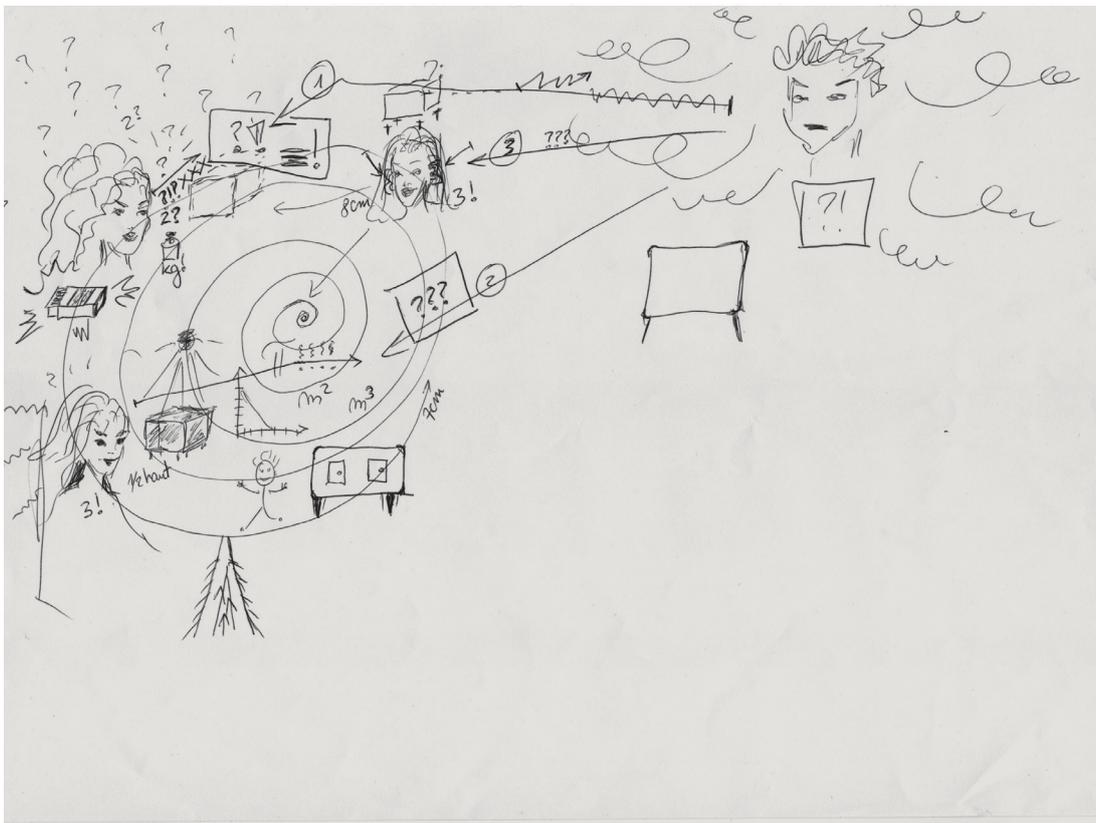
Quand on cesse de discuter, l'animateur invite le dessinateur à montrer ce qu'il a dessiné et chacun, dessinateur et discutants, exprime son ressenti.

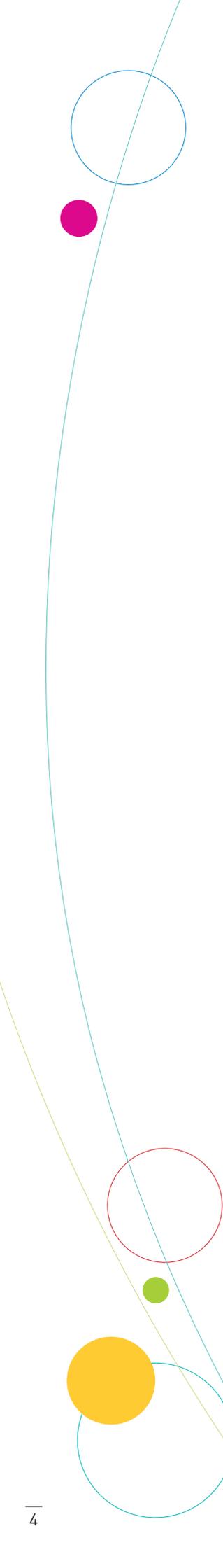
piéd : repérer tout signe de perplexité, rendre quasiment paranoïaque, agacer, titiller, confronter, mais surtout faire penser.

Il insiste plus que jamais sur la nécessité de déconstruire préalablement. Il est ici plus que jamais un catalyseur c'est-à-dire qu'il instille et accélère à volonté le processus du doute sans y être totalement intégré. Il reste en effet toujours un peu décentré, jouant le candide ou le malin génie qui régule et dérégule à volonté, mais maintient en éveil la curiosité tout en replongeant sans cesse son auditoire dans l'incertitude. Et si l'animateur semble être celui qui piège, il est également celui qui sauve, parce qu'il recentre sur la discussion elle-même et rassure sur l'intérêt de la manœuvre.

Car il doit régulièrement rassurer, sans quoi, par expérience, l'exercice peut agacer et décourager, jusqu'à la mutinerie ou pire, jusqu'à l'abandon. Il doit parfois rappeler qu'il s'agit juste d'un jeu de l'esprit, ludique et – si on y prend garde – édifiant, que le but n'est pas le savoir pour le savoir, la certitude de ce qu'est la chose, mais bien l'exercice en soi. Puis devant la question « qu'est-ce qu'on construit ? », il dira : une façon de penser rigoureuse, et ce, au sein d'un groupe en discussion.

L'animateur est aussi celui qui ne déroge pas. On ne redéfinit pas les consignes. Quand par exemple certains amendent ou transforment la demande de départ « parlez-moi de ça », il repart résolument de ce flou qui fait le sel de cet exercice et qui permet de confronter les participants à ces difficultés de la discussion que la plupart du temps on ignore. Nous en identifierons trois principales : la perception, le langage et la confiance.





La perception

D'abord on s'apercevra que nous ne percevons pas tous de la même manière la même chose. Cela paraît une trivialité, un mantra que beaucoup se répètent sans le comprendre vraiment. Parce que l'affirmer ne suffit pas si, par ailleurs, on impose sa vision comme la seule. Souvent cette découverte ne se fait pas immédiatement, il faudra d'abord se lancer dans la discussion et peut-être s'apercevoir (tous n'y parviennent pas) que ce que l'on voit ne constitue pas une évidence pour tous. Heureusement, très vite, on se trouve contrarié par quelqu'un qui doute de ce que l'on dit ou qui ne semble pas voir la même chose. La couleur par exemple. Quand l'animateur demande « est-ce que tout le monde est d'accord pour dire que ceci est bleu ?, est-ce que tout le monde le voit bleu ? », certains hésitent. Leur a-t-on imposé que c'est du bleu ou bien le voient-ils bleu ?, et la discussion s'engage. Et les notions s'entrelacent, savoir, croire, percevoir.

Devant le désarroi de certains de ne pouvoir trancher, il y a l'appel à la norme (recours que l'on retrouvera au niveau du sens des mots) et l'on se trouve avec un échange de ce type :

- Normalement, quelqu'un de normal doit voir du bleu.
- Mais qu'est-ce que normalement ?
- Est-ce parce que nous pensons ici voir du bleu que tout le monde voit du bleu ?

- Je vois bleu parce qu'on m'a toujours dit que c'était bleu.
- Est-ce que c'est quelque chose de bleu de manière essentielle où est-ce que c'est bleu parce que j'ai appris que c'était bleu ?

Lors des tentatives de description stricte, pour « aider » le dessinateur à propos de la taille par exemple ou quand vient l'urgence de la fin de la discussion et que l'on recherche enfin une méthode pour ne pas se perdre dans les points de vue et trouver un éventuel consensus, on désigne une personne « bien placée ». Mais alors que les participants disent lui laisser la mainmise sur la description de l'objet, ils réagissent parce qu'ils ne sont pas d'accord, qu'ils ont l'impression de voir mieux ou de mieux qualifier. Cela empire bientôt, si certains réalisent que le dessin est une représentation en deux dimensions tandis que notre perception en comporte trois. Il nous manquera toujours ce qu'on ne voit pas.

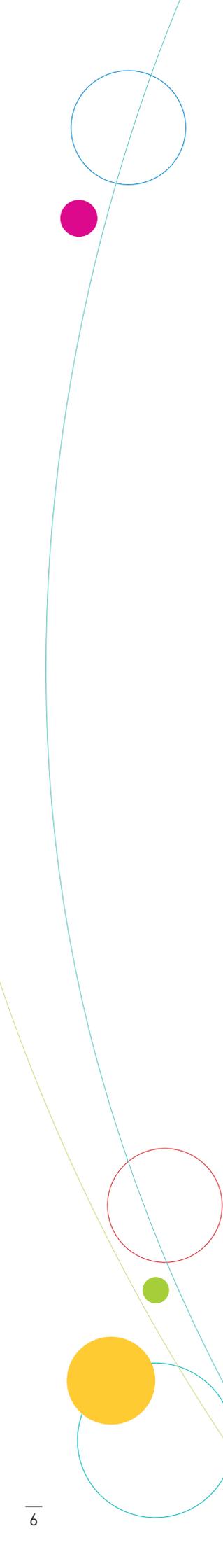
Tous ces embarras de la discussion devraient relativiser nos prétentions à la vérité mais aussi à la légitimité et favoriser l'accueil d'autres points de vue. Si ce n'est pas toujours le cas, ils invitent à tout le moins assez généralement à la prudence avant toute affirmation définitive et permettent au groupe, mine de rien, un vrai travail épistémologique et une réflexion sur la traduction.

Le langage

Le langage constituera le second écueil devant lequel buteront les volontés les plus enthousiastes. On se confrontera alors à cet épineux problème de la relation entre le mot et la chose, son adéquation toujours espérée, jamais accomplie. Les mots que l'on pose sur la chose ne nous disent jamais assez sur ce qu'elle est véritablement. Pour autant, on ne peut se départir de ce désir de vérité. Alors même que, souvent par facilité, on affirme qu'elle n'existe pas, c'est la vérité, définitive si possible, que l'on recherche en parlant de « ça » – surtout dans certaines catégories socio-professionnelles, je pense notamment aux enseignants. On se trouve dans le paradoxe des scientifiques : si l'un d'entre eux pose la vérité comme existante, il n'est pas scientifique, s'il ne la pose pas, il n'a pas de raison de faire œuvre de scientifique. Est-ce que tout le monde est d'accord pour dire que c'est un objet ? Là encore devant l'évidence d'aucuns reculent et se demandent ce qui définit un objet, en même temps qu'ils s'engagent dans l'absurdité de la définition *ad infinitum* : définir le mot par d'autres mots qu'il va falloir définir à leur tour. Pour se rassurer, certains réclament le dictionnaire. Mais il serait malvenu de retourner à la norme et de s'y accrocher. Derrière le mot, une multitude de choses se jouent, il cache un cortège de préconceptions et ce sont elles qui nous intéressent. C'est pour cette raison que le

dictionnaire est indésirable ici. Il ne traduit pas le monde qu'on a en tête, dissimulé derrière nos mots. L'imaginaire, les tabous, les souvenirs, la valeur qu'on donne aux choses, tant morale qu'esthétique, habitent nos mots presque à notre insu. C'est l'usage que nous avons du mot qui seul peut témoigner de ce monde et non la photographie d'un usage prétendu général dans les pages d'un dictionnaire.

Le manque de vocabulaire est aussi quelque chose dont les participants se plaignent. À tout le moins, réalisent-ils subitement qu'on n'est pas tout à fait sûr de ce que recouvre un mot pour les autres. Voire, que jusque-là on l'a utilisé pour quelque chose qui n'est reconnu par personne dans le groupe. À l'inverse, certains utilisent des mots dont la plupart ignorent le sens ; pour ce qui nous occupe : « la chose serait un parallépipède rectangle, mais est-ce que tout le monde sait ce qu'est un parallépipède rectangle ? » Aussi, prend-on conscience de la difficulté d'avoir les mots pour décrire comme il faut (autrement-dit, comme on l'entend) un objet perçu à destination des autres – ce qui laisse présager la confusion quand il s'agit d'abstraction – on en a d'ailleurs çà et là la démonstration durant cet exercice même ; par exemple quand l'utilité, la solidité, la réalité s'invitent dans la discussion.



La confiance

Sans compter que la confiance que l'on porte à sa propre perception et à sa propre manière d'évoquer le monde par le langage est à ce stade déjà vacillante, comment recevoir le discours de l'autre, comment le prendre en considération sans compromission, c'est-à-dire sans abandon de ce que je crois avant d'avoir été convaincu du contraire ? Autrement dit encore, peut-on faire confiance à la vision de quelqu'un d'autre ? Lors de cet exercice, une multitude de petits événements montre notre attitude souvent incohérente par rapport au discours de l'autre. Habituellement, on y croit ou non, suivant les biais de compréhension généralement inconscients qui constituent notre prisme pour appréhender toute information. Mais quand on fait l'effort d'être attentif, condition *sine qua non* pour participer véritablement à cette expérience de « la chose en question » (en effet, si on n'écoute pas dans l'accueil de ce qui est dit avec une véritable curiosité de l'inattendu, on reste dans sa propre considération) toute proposition devient sujette à être mise en cause. Et les critères de recevabilité deviennent urgents à établir : « je lui fais confiance parce que je le connais, parce qu'il est mieux placé pour voir, je lui fais confiance parce qu'il n'y a pas d'enjeu et qu'il n'a pas de raison de ne pas être sincère, ou plus simplement parce qu'il me semble sincère ». Mais tout ceci n'est que projection et non vérité, il y a peut-être des enjeux pour certains, invisibles pour nous, d'autres renoncent à discuter ou veulent faire plaisir, et puis qu'est-ce que

connaître l'autre quand on ne se connaît pas véritablement soi-même et enfin, qu'est-ce qu'être mieux placé ?

Cet exercice met en exergue les difficultés de discuter ensemble : on prend pour acquis ce qui est dit de manière immédiatement convaincante, on n'y revient plus, on renonce par agacement, par désir d'efficacité ou de rapidité, parce qu'on est perdu, parce qu'on n'a pas compris, parce que ça va parfois trop vite, qu'on est sorti du mouvement, et puis aussi parce qu'on part du préjugé qu'on a tous le même référentiel. C'est d'ailleurs vrai que la plupart du temps dans les groupes que nous animons, il y a un fort fond commun de référence. Il n'en demeure pas moins que lorsqu'on évoque une armoire par exemple, c'est une armoire particulière que l'on a en tête, celle de sa grand-mère, celle du salon, en kit ou de style Renaissance, tout se complique encore si l'on précise qu'elle est moderne ou ancienne. Ce serait un hasard particulièrement étonnant que la même image apparaisse dans la tête d'un autre participant.

Il s'agit alors de préciser, d'interroger, de confronter, de demander des éclaircissements avec attention et bienveillance, être dans une posture scientifique, c'est-à-dire moins chercher à convaincre qu'à corroborer sa propre intuition, être le plus sadique possible avec sa propre hypothèse, la tester, lui faire du mal et prouver ainsi sa solidarité avec le groupe et sa recherche.

Et puis également s'empêcher et empêcher de renoncer. En laissant émerger un

relativisme de bon ton ou une tautologie imparable ; ou encore en tolérant l'incohérence par exemple :

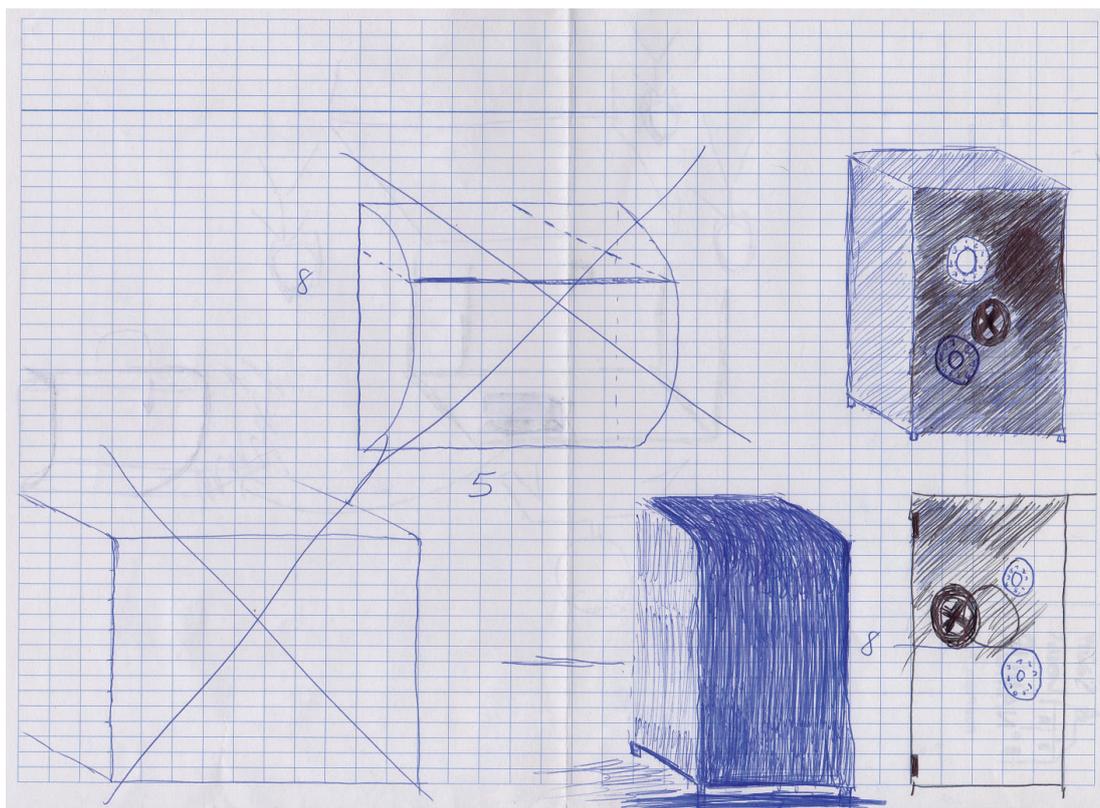
- Est-ce que ça reste un objet rectangulaire s'il y a des boutons ?
- Les boutons ne changent rien à la forme.
- Ah bon ?

De deux choses l'une, soit il faut relever avec bienveillance et pointer l'erreur parce que c'est à notre portée de rectifier, soit elle témoigne d'un renoncement, et dès lors elle équivaut à un mensonge puisque celui qui la profère n'y croit pas. Dans les deux cas, cela renforce cette grande question de la prise en compte de la parole d'autrui, entre capacité de se tromper et volonté de tromper.

Une autre modalité de la confiance existe dans cet exercice. Celle du double vis-à-vis du dessinateur et du groupe. Il y a d'une part ceux qui « parlent de ça » et qui savent que quelqu'un les écoute pour réifier la discussion et, d'autre part, celui qui ne dit rien et doit produire un dessin à partir de cette même discussion. Cependant, le plus souvent, et plus encore parce que c'est un rapport d'attention, le bien nommé « malentendu » passe par la manie, parfois bienveillante, de projeter sur l'autre ses propres attentes ou ses croyances quant à ce qu'il attend.

Même si le projet de groupe reste flou voire inexistant – et s'il advient ce n'est qu'à la toute fin de l'exercice, quand l'animateur





rappelle l'existence du dessinateur –, c'est généralement au nom de ce désir jamais assouvi d'unanimité et d'efficacité qu'on se met à décrire l'objet vaille que vaille, se heurtant aux problèmes de vocabulaire et de point de vue déjà évoqués. Comme si la description seule permettait de dessiner. La majeure partie du temps, le dessinateur est complice, il n'envisage qu'une restitution figurative de cet objet dont on parle. Au point que, pour l'anecdote, dans un groupe de jeunes adolescents, le dessinateur qui en deux mots avait cru reconnaître (à juste titre) dans les quelques éléments de description son propre coffre-fort Playmobil, l'avait dessiné de mémoire sans plus se soucier de ce qui était dit. Cela avait valu lors du débriefing une jolie

discussion sur ce qui importait le plus entre la démonstration et le résultat.

Or, il n'est question que de « parler de ça ». Il est d'ailleurs des exemples où la discussion part sur des choses très métaphysiques ou poétiques, sur l'existence de l'objet, ce que cela évoque, l'enfance, le rêve, les cowboys, la beauté, la matière et quelques dessinateurs s'en sortent très bien car à aucun moment, il n'est question de dessiner la chose, mais la plupart du temps, ils ne dessinent pas ce qu'ils entendent, ils dessinent l'objet et à trop viser le but, on manque tout le reste. À leur décharge, ils sont bien seuls, muets et face à un mur tout aussi muet avec ce dont ils disposent de concentration, de disponibilité et d'imagination à ce moment-

là. Certains attendent pour dessiner, afin de synthétiser le tout de la discussion d'un seul jet, pas de ratures sur ces dessins-là. D'autres s'engagent d'emblée et couvrent la feuille de tous leurs essais, avec selon les cas, un désir de coller plus ou moins à l'apparence de l'objet. Mais à chaque fois, la mise en procès du dessinateur est différente de celle du groupe (quand elle arrive).

À l'issue de l'exercice, les ressentis des dessinateurs souvent se ressemblent. Que dessiner et comment le faire ? Comment faire un tri ? Ça va trop vite, il y avait trop d'éléments, trop de détails inutiles au dessin. Le dessinateur ne peut tout mettre, il en est parfois frustré. Il n'en va

pas autrement pour chaque participant par rapport à toute information reçue. Que garde-t-il vraiment ? Et puis vient la question de la satisfaction. Est-ce beau ? Est-ce que ça ressemble ? Peut-on se contenter de ce dessin pour témoigner de ce qui a été dit ?

Quoiqu'en soit le résultat, le dessinateur est un élément-clé du dispositif. Il est l'aiguillon, le rapport à l'autre, la culpabilité de ne pas être clair. On pense à lui de temps en temps, comme un surmoi, une sorte d'injonction paradoxale : on peut se perdre, mais en même temps quelqu'un est là qu'on ne peut abandonner. Il est garant d'un but diffus mais qu'on sait/croit être là (et l'animateur s'applique à le rappeler).

Faire penser, pas davantage

Pour conclure, cet atelier philo, plus austère peut-être que ceux dont on a l'habitude, n'est rien d'autre qu'un entraînement avant le match. Un entraînement durant lequel, on joue à tout remettre en cause. Hegel invitait à penser contre soi-même, on n'y fait pas autre chose. Cela n'empêche, aussitôt sorti de l'atelier, de continuer à vivre sans y penser et pourtant de fonctionner avec efficacité. Il ne s'agit pas à l'extérieur de douter de la solidité de la voiture qui arrive quand on traverse la route. Ces certitudes-là (fondées qui plus est) nous aident à vivre et à nous concentrer sur d'autres choses plus essentielles. Mais, lors de l'atelier, durant une heure ou deux, il s'agit de jouer le jeu au maximum, de tout casser comme des

enfants turbulents qui saccagent un château de sable sur la plage. Quand le château est détruit, on a d'une part la conscience plus précise de la stabilité du sol, mais d'autre part, l'intuition que si le sol est meuble et instable, il faut faire avec. Il nous reste, malgré la surface parfois trop souple, la possibilité d'y rebâtir autre chose.

Apprendre à remettre en question, c'est apprendre à choisir ce qu'on garde et ce qu'on laisse, c'est fondamental pour rendre l'esprit un peu plus libre. Et puis, dès qu'on se rend compte que ceci n'est rien d'autre qu'un jeu, au-delà de la frustration et de l'agacement, c'est le plaisir de penser, et de penser ensemble, que l'on peut trouver.

WILCO 2017

Vue Dessiner la structure.

bleu? bleu?? bleu - fruit

Table de fin de plan?

Quelle fin bleu? Il rompre la fin amin.
 bleu plus petite? D'une autre qui se pousse.
 D'une fin bleu.

la base triangulaire et vers le sol.

Cours la? Cours la figure?

Cours la fin pare?

ANIMATEUR

Bleu profond (lejos)

Bleu? Bleu?

Car, sans en avoir l'air, on se repose les grandes questions de l'histoire de la pensée occidentale, on se prend pour Aristote et l'on catégorise, en phénoménologue qui s'ignore on tente l'une ou l'autre *epochè*, on se surprend à être maïeuticien, à conceptualiser comme on saisit ou comme on conçoit, à reprendre la querelle des universaux là où les médiévaux l'avaient laissée, à s'interroger sur la logique et les jeux de langages à la suite de Wittgenstein.

Et si l'on décide de ne pas passer par-là, pensez que si des malentendus se font jour avec un simple objet que l'on a sous les yeux, si l'on peut discuter (disputer) sa couleur ou les mots les plus adéquats pour qualifier sa forme, alors on aura des problèmes avec tout ce qu'on ne voit pas mais qui fonde notre existence, principalement les valeurs. L'objet n'a pas d'importance, il n'y a pas d'enjeux et c'est tout l'intérêt. On peut travailler en dehors de toute considération affective. Pourtant même avec un objet anodin on y revient.

Cet exercice est destiné surtout (mais pas seulement) à ceux qui veulent animer des ateliers philo, car tout y est concentré, problématique du langage, de la perception, de la traduction, du discours interpersonnel, de la solidarité. Il est l'occasion de voir toutes les intentions qu'il y a dans votre manière d'animer : celle d'imposer, de projeter, de renoncer ; de remarquer notre difficulté à traduire notre perception ; de réaliser notre illusion quant à la maîtrise que l'on a de son vocabulaire le plus quotidien ; et *in fine*, de prendre conscience de certaines des croyances au fondement de notre pensée. Ainsi, vous poserez moins vos propres intérêts, vos propres attentes sur votre public. La forme ici prime sur le fond. Si vous jouez le jeu, ce jeu-là, les autres ateliers prendront nécessairement en consistance.